

Communication de Monsieur Paul Vert



Séance du 23 novembre 2012



Présences Artistiques Françaises à Philadelphie de 1876 à 1945 de Bartholdi et Rodin à Duchamp et Matisse

Introduction

Entre les Etats-Unis et la France à la fin du XVIII^e siècle les échanges des idées et des hommes, diplomates, politiciens, officiers et troupes avaient été denses. Après la vente de la Louisiane en 1803, les relations politiques avec l'Amérique se sont relâchées, ce qu'illustreront les choix de neutralité vis-à-vis de l'Europe du Président James Monroe en 1823. Dans le domaine artistique des liens, d'apparence certes moins spectaculaires, se nouèrent tout au long du XIX^e siècle et cela jusqu'à la seconde Guerre mondiale. L'objet de cette présentation est d'évoquer quelques exemples qui, en partant de l'Exposition Universelle de Philadelphie en 1876 devaient aboutir au rassemblement sur une seule avenue de cette ville, de trois extraordinaires collections d'œuvres artistiques françaises. Elles font de Philadelphie une grande capitale des arts d'où émergent, dans chaque galerie, de vivants souvenirs de la création en France. Il s'agit du musée d'art ou « Philadelphia Museum of Art », de la Fondation Barnes, dont la collection a rejoint en 2012 le centre ville, et du musée Rodin.

Ces institutions trouvent place dans un ensemble architectural dû en grande partie, à deux architectes français, Paul Cret (1876-1945) et Jacques Gréber (1882-1962). Une immense perspective de l'avenue, dite Benjamin Franklin Parkway, part de Logan Square avec de prestigieux édifices copiés de la Place de la Concorde, pour culminer avec le musée des Beaux-Arts.

En relatant cette histoire, faisons revivre, un tant soit peu, l'esprit des grands collectionneurs et évoquer, en fin d'exposé, l'évolution du statut de l'œuvre d'art durant cette période.

L'exposition Universelle de 1876 ou Centennial exhibition

Pour célébrer le centenaire de la Déclaration d'Indépendance à Philadelphie, une imposante exposition fut organisée en 1876 dans un immense parc de 3700 hectares nommé Fairmount Park. Elle était dédiée aux « Arts, Manufactures and Products of the Soil and Mine », composée de multiples pavillons et sections dont un pour la France construit par l'architecte Arnaud Moisant. En plus d'exemples de la production industrielle ou artisanale, voire culinaire comme en témoigne le « Restaurant de Paris, les Trois Frères », le Pavillon des arts présentait des œuvres de nombreux pays.

Le ton était donné par Auguste Bartholdi (1834-1904) dont une fontaine agrémentait le parc et un *Petit Vigneron Alsacien* ornait la première salle du pavillon. Etant déjà venu aux Etats-Unis, Bartholdi espérait vendre ses œuvres. Si un projet de *Monument à George Washington* ainsi que le *Génie dans les griffes de la misère* ne furent pas retenus, le bras droit de la Statue de la Liberté faisait sensation. On pouvait visiter la torche pour 80 cents. Il avait aussi amené des peintures comme une scène de moisson à la mode alsacienne intitulée *La nouvelle Californie* qui ne trouvèrent pas preneur.

Auguste Rodin (1840-1917) n'avait, lui, pas fait le voyage. Une dizaine de ses sculptures étaient présentées dans la section belge. Il avait, en effet, quitté Paris en 1871 suivant son maître Albert-Ernest Carrier-Belleuse (1824-1887) qui avait ouvert un atelier à Bruxelles où il s'agissait de sculpter les ornements de la Bourse. Parmi ses œuvres, uniquement des bustes, surtout en terre cuite, une *Alsacienne*, peut être aussi une *Lorraine* dite encore l'*Innocence*, ainsi que *Pensée*, titre repris plus tard pour un portrait de Camille Claudel (1864-1943). Dans la salle des peintures et arts graphiques, plus de 300 œuvres d'artistes français avaient été sélectionnées. Si on trouvait là quelques peintres demeurés célèbres comme Alexandre Cabanel avec *La Mort de Francesca* da Rimini, Léon Bonnat avec *Les Premiers Pas* ou Carolus Duran avec *Mademoiselle Croizette*, sa belle-sœur comédienne, il y avait aussi Henri Harpignies, Gustave Doré, Augustin Feyen-Perrin, Karl Daubigny ; mais on se souvient moins de Francis Gaillard, Jules Robert, Maxime Lalanne, Henri Dubouchet, Jean-Baptiste Poncet...

Les Impressionnistes, eux, venaient de présenter leur deuxième exposition chez Durand-Ruel en avril 1876. Le goût officiel de l'art français était dicté par des maîtres « pompiers »... et à Philadelphie il s'agissait de vendre !

A la fermeture de l'exposition, il fut décidé de conserver le pavillon des arts désormais nommé *Memorial Hall* qui existe toujours. Il devait abriter jusqu'en 1928 non seulement le premier musée des Beaux-Arts de Philadelphie mais une institution de formation artistique.

Le Philadelphia Museum of Art

Du fait de grandes donations et d'une active politique d'acquisitions, le *Memorial Hall* était devenu trop exigü et les philadelphiens le trouvaient trop distant du centre ville. Le nouvel édifice construit dans un style néo-hellénistique dit «Greek Revival» se devait d'être en harmonie avec les choix des fondateurs de Philadelphie, avec son nom grec et le souhait d'en faire l'Athènes du Nouveau-Monde.

Le musée fut inauguré en 1928. Il est un des grands musées de beaux-arts du monde. Parmi ses immenses collections nous ne citerons que deux grandes donations : celle de John Graver Johnson un grand avocat près de la Cour Suprême, qui comportait 1300 œuvres européennes de la Renaissance au début du XX^e siècle ; la peinture française y est richement représentée, que ce soit Poussin, Delacroix, Corot, Courbet, les Impressionnistes... la collection de Louise et Walter Arensberg

Riche de plus de 1 000 pièces, elle comporte la plus importante collection de créations de Marcel Duchamp (1887-1968), hors de France. L'artiste arrivé aux Etats-Unis en 1915, avait d'abord été hébergé par la riche famille Arensberg à New York, où il devait s'établir. Si son influence sur l'évolution des conceptions artistiques devait s'exercer des deux côtés de l'Atlantique, c'est aux Etats-Unis qu'il fut reconnu en premier.

Ses œuvres présentées à Philadelphie, avaient été acquises par les Arensberg à New York. René d'Harnoncourt, Conservateur du Museum of Modern Art (MOMA) en était l'ami. Dans les années 1950, nombre de musées américains ont refusé le legs de cette collection qui avec l'accord de Duchamp fut finalement acceptée à Philadelphie. Là, Anne d'Harnoncourt, fille de René, conservatrice, devient la grande spécialiste de l'œuvre de Duchamp. On y trouve entre autre la *Mariée mise à nu par ses célibataires même* encore appelé *Le Grand Verre* et le célèbre *Nu descendant un escalier*. Ce tableau qui avait vivement déplu au Salon des Indépendants à Paris en 1912, au point d'être retiré par l'artiste, avait été très remarqué à l'exposition de l'Armory Show à New York en 1913. Cette exposition avait fait date, mettant en valeur toute l'avant-garde artistique française de l'époque, elle avait fait la réputation de Marcel Duchamp.

Avant de quitter ce musée, arrêtons-nous un bref instant sur le parvis face à l'avenue B. Franklin, pour contempler une imposante sculpture de Jacques Lipchitz : *Prométhée étranglant le vautour* 1959. Une première version monumentale de cette œuvre commandée par l'Etat avait été présentée à l'Exposition Universelle de Paris en 1937, puis détruite pour des raisons politiques...

La Fondation Albert Barnes

Albert Barnes (1872-1951), médecin et chimiste est un exemple de réussite à l'américaine et de philanthropie. D'un tempérament légendaire, sinon mythique de son vivant, grand amateur d'art et de vins français, il a constitué la plus grande collection d'art privée de son temps. Qu'on en juge : 181 Renoir, 60 Cézanne, 59 Matisse, 49 Picasso... mais aussi des œuvres du XVII^e au XIX^e siècle, de l'art africain, du mobilier... plus de 2 500 pièces, dont 800 tableaux.

Né d'une famille modeste, il avait été élevé dans un quartier pauvre de Philadelphie où, enfant, il assistait aux réunions de la population noire. Il avait pourtant été admis dans la Central High School, très cotée. Il y avait rencontré le futur peintre réaliste américain William Glackens (1870-1938). Devenu médecin, il partit à Berlin puis à Heidelberg où il compléta sa formation tant en chimie, qu'en philosophie et en psychologie.

En 1902, après avoir rencontré le chimiste allemand Hermann Hille, ils fondèrent ensemble une société qui commercialisa un antiseptique actif contre le gonocoque, l'Argyrol, ainsi que l'Ovoferrine, médication tonique contenant du fer. Ils firent fortune. Barnes après avoir racheté la part de Hille fonda des usines à Philadelphie, Londres et Sidney.

En 1912, ayant retrouvé Glackens^[1], il le commissionna pour acheter 20 toiles de peintres impressionnistes et post-impressionnistes qui constituent le début de sa collection. Il vint lui-même à Paris où il rencontra Léo et Gertrude Stein dont la collection est célèbre (exposition à Paris en 2010). Appréciant l'esprit de l'Art Nègre, il acheta aussi de nombreuses pièces d'art africain au galeriste Paul Guillaume.

En 1922, il créa sa Fondation pour « promouvoir le progrès de la connaissance et de l'appréciation des beaux-arts », et demanda à l'architecte Paul Cret de lui construire une sorte de manoir de style Renaissance simplifié. Il exigea des pierres blanches du Val de Loire et confia une partie de la décoration extérieure à Jacques Lipchitz. A l'intérieur, c'est Matisse qui adapta sa fresque de *La Danse* à l'architecture. En attendant la fin des travaux, Barnes organisait des séminaires informels dans son usine, avec ses employés.

La Fondation ouvrit le 19 mars 1925 à Merion, une riche et proche banlieue de Philadelphie. Elle est construite dans un arboretum dont s'occupa Laura Barnes l'épouse du collectionneur. A l'origine il ne s'agit pas d'un musée, mais d'une sorte d'école dont il confia la direction au philosophe John Dewey (1859-1952), qui avec Barnes, s'inspirait de principes de psychologie établis par William James. Ils définissent alors une approche scientifique de l'esthétique. Barnes hait les gens des musées dont il dit qu'ils trahissent l'art et sont malhonnêtes.

Initialement la Collection de la Fondation était réservée aux élèves sélectionnés sur des critères de précarité sociale afin de leur offrir une expérience formelle d'éducation de « self-realization ». Elle n'était visitable que sur rendez-vous, nombre de conservateurs et d'artistes s'en sont vu interdire l'accès.

Au long des années, après la mort de Barnes en 1951 et celle en 1988 de Violette de Mazia, d'origine française, sorte d'égérie de la Fondation, les portes s'ouvrirent progressivement durant les week-ends à quelques dizaines de visiteurs. La fondation qui avait été léguée à la Lincoln University (première université Noire au monde fondée en 1854) était menacée de faillite. Les dispositions testamentaires de Barnes furent cassées, des tableaux commencèrent à être montrés par exemple dans une exposition au musée d'Orsay en 1993-1994. Elle s'intitulait *Great French Paintings from the Barnes Foundation - Impressionist, Post-Impressionist and Early Modern*.

Le 18 mai 2012, une fausse et grandiose réplique intérieure de la Fondation s'est ouverte sur le Benjamin Franklin Parkway, elle jouxte le musée Rodin. Les visiteurs affluent désormais par milliers.

Albert Barnes venait régulièrement à Paris où il rencontrait de grands galeries comme Ambroise Vollard, ainsi que l'avant-garde des années 1915-1920 chez les Stein. Ses échanges avec J. Lipchitz et H. Matisse font partie de l'histoire des arts plastiques des années 1920-1930.

Il n'est pas possible de détailler une aussi grande collection mais il donna la préférence à la peinture de la deuxième moitié du XIX^e siècle et aux trente premières années du XX^e siècle. En dehors des noms déjà cités, il n'est guère de peintre connu non représenté. Il faut y ajouter des peintres américains comme Marie Cassatt, Théodore Robinson, Franck Benson ou Maurice Prendergast. Par contre Barnes n'aimait pas l'art cubiste et ses toiles de Picasso sont soit antérieures soit postérieures à cette période.

La collection était, et demeure, dans un accrochage immuable sans véritable ordre chronologique ou de genre. Les 22 pièces de la Fondation contiennent aussi de nombreuses œuvres d'art africain, essentiellement des sculptures et du mobilier ancien. Des serrures et des ferronneries placées entre les tableaux semblent scander, de façon énigmatique les séquences picturales.

Le Musée Rodin

Le 29 novembre 1929, en présence de Paul Claudel (1868-1955) ambassadeur de France à Washington, était inauguré le Musée Rodin de Philadelphie.

A l'instar de ce qu'avait réalisé Albert Barnes, cette nouvelle collection était le fait d'un philanthrope, à ceci près qu'il en fit cadeau à la ville de Philadelphie.

Jules Mastbaum (1872-1928), de descendance alsacienne, était né dans une modeste famille. Ayant fait des études d'ingénieur du bâtiment, il construisit plus de 260 cinémas dans les années 1905-1920, et fit fortune.

Introduit en 1922 auprès du peintre Gilbert White (1877-1939) d'origine française, celui-ci lui conseilla de collectionner des œuvres d'Auguste Rodin décédé en 1917. Après être venu lui-même à Paris acheter un petit bronze *Mania* qu'il paya cash en dollars à Léonce Bénédite, conservateur du musée Rodin, il acheta environ 98 œuvres. Grand et généreux mécène, Mastbaum donna un million de dollars à l'Etat Français pour faire construire le musée Rodin de Philadelphie. Jacques Gréber fut chargé du bâtiment, en pierres de France, dont une partie était une réplique de l'entrée du château d'Issy que Rodin avait remontée dans sa propriété de Meudon. Paul Cret était chargé des jardins. Mastbaum avait, de plus, apporté son aide financière à la restauration de cette propriété et à la construction du musée des esquisses inauguré à Meudon en 1948.

Signalons, pour les mélomanes, que Jules Mastbaum était aussi mécène du Philharmonia Orchestra alors dirigé par Léopold Stokowski (1882-1977), compositeur dont il était devenu l'ami et dont la compagne avait un temps, été l'actrice Greta Garbo.

A l'ouverture du musée, la presse française est dithyrambique «Voici une ambassade qui relève, là bas le prestige de notre pays... le musée de Philadelphie atteste aux yeux des américains de la primauté de l'Art français... Rodin est un cadeau fastueux que la France a fait au monde» (Le Monde illustré 14 déc.1929). Il s'y exprime pourtant une nostalgie quand on apprend que le premier tirage des *Portes de l'Enfer* est pour Philadelphie.

Dans ce musée, on trouve environ 130 sculptures, de nombreux dessins. De grands classiques sont là, en plus du *Penseur*, les *Bourgeois de Calais*, le *Baiser*, *Pensée*, à nouveau, cette fois portrait de Camille Claudel et, plus étonnant, un modèle totalement en bronze du *Monument à Claude Gelée* qui se trouve à Nancy au Parc de la Pépinière.

A l'ouverture du musée, le 29 novembre 1929, en présence de Madame Mastbaum qui avait poursuivi l'achat d'œuvres de Rodin, Paul Claudel prononça un étonnant discours, apparemment inédit dont voici quelques extraits retraduits de l'anglais.

J'ai été très proche d'Auguste Rodin... ma sœur Camille Claudel, dont le génie ne le cédait en rien au sien, était son élève durant ces années où il était presque méconnu... méprisé par le groupe des sculpteurs académiques et des «mouleurs sur nature».

A cette époque la Porte de l'Enfer se trouvait déjà au milieu de son atelier tel un monument de rêve et de passion éternellement inachevé... plaqué sur une architecture close.

Pendant de nombreuses années, la Porte de l'Enfer est restée au centre de l'atelier et de l'esprit du grand artiste, portail où il fixait et essayait des formes toujours nouvelles issues de son imagination...

Pendant 20 ou 30 ans, durant la période la plus productive de Rodin, ces groupes, ces figures, ces esquisses se sont détachées de cette porte toujours prolifère. Tous venaient de l'Enfer... tous étaient des images de passion... résultaient de l'interrogation désespérée de la chair, de l'âme et du moi.

L'art de Rodin et Rodin lui-même sont, pour moi, caractérisés par cette figure du penseur qu'il a placée au sommet de la porte infernale. Il est le penseur typique du XIX^e siècle qui ne regarde plus le Soleil, mais une sculpture massive plongée dans la contemplation désespérée d'elle-même^[2].

Permettez-moi d'espérer que la porte de l'enfer soit désormais close à jamais... Je suis heureux d'adresser à Madame Mastbaum mes chaleureux remerciements pour l'honneur qu'elle fait aujourd'hui à la mémoire de mon grand compatriote^[3].

Réflexions sur l'évolution du statut de l'œuvre d'art

Dans ce voyage au cœur de la ville berceau des Etats-Unis, nous avons trouvé d'innombrables chefs d'œuvre de l'art français. Il y a, à Philadelphie comme en d'autres villes américaines, de prestigieux musées où l'on trouve une part importante de notre histoire de l'art.

On peut même se poser la question de savoir si à partir du tournant du XX^e siècle et jusqu'à la deuxième guerre mondiale, la densité des échanges n'a pas fait que cette histoire est en grande partie franco-américaine et ceci du fait de l'initiative des artistes, des collectionneurs, des conservateurs américains.

Dans les trois premières décennies du siècle, avant la dépression de 1929, les Américains étaient à Paris, c'est l'époque d'un *Américain à Paris* l'œuvre de George Gershwin créée à Carnegie Hall le 13 décembre 1929.

Les Américains bénéficiaient d'une conjonction entre l'épuisement économique consécutif à la guerre en Europe et la tardiveté de la reconnaissance en France des grands mouvements artistiques depuis les Impressionnistes jusqu'aux Surréalistes.

Si ces échanges France-Amérique étaient, pour une part, animés par des considérations proprement artistiques, ils étaient aussi empreints de considérations économiques. Dans cette période 1876-1945, en 70 ans, le statut de

l'œuvre d'art n'a cessé de changer. Emotions esthétiques, prestige des collectionneurs, valeur d'échange ont dominé cette période.

Mais la spéculation s'en est progressivement mêlée au point que la recherche de valeurs futures est devenue une motivation de certains amateurs.

A titre d'exemples, les œuvres de fin d'étude des élèves de l'École de l'Académie des Beaux-Arts de Philadelphie sont achetées dès leur exposition ; on fait la queue avant l'ouverture dans l'espoir d'un bon placement au cas où ces jeunes diplômés deviendraient célèbres.

La production et le marché de l'art sont devenus non seulement des éléments d'un secteur économique, mais des objets de thésaurisation : de l'atelier au coffre de banque !

Si pour les particuliers il peut y avoir « la valeur ajoutée » du plaisir esthétique, pour les spéculateurs il n'y a que la cote des marchés. Des triomphes des empereurs romains aux trésors des immenses collections contemporaines, certaines ambitions humaines n'auraient-elles vraiment pas changé ? La tradition des grandes donations américaines, que nous avons évoquée, facilite certes l'accès du grand public aux œuvres d'art, mais l'éducation à l'art reste nécessaire. Si le Docteur Barnes a perdu son procès posthume, il n'avait peut être pas entièrement tort...



Notes

[1] William Glackens a été l'organisateur de l'Armory Show à New York en 1913.

[2] Texte communiqué par la Berneke Rare Book and Manuscripts Library, Yale University, new Haven, USA

[3] Paul Claudel devait décorer Madame Mastbaum de la Légion d'Honneur le 18 mai 1930.



Bibliographie

Brownlee D.B Building the Beautiful : *The Benjamin Franklin Parkway and the Philadelphia Museum of Art*, Library of Congress Washington Pub. 1989

Dewey J., Barnes A.C, Buermexer L., Mullen M, Violette de Mazia : *Art and Education The Barnes Foundation Press*, Merion PA 3rd Ed. 1978

Harnoncourt A. *AE Gallatin and the Arensbergs*, Pioneer Collectors of Twentieth-Century Art, Appolo 149 (1974)

- Hueber R, Champlon NJ. et J. *Auguste Bartholdi et l'exposition universelle de Philadelphie*, 1876. Ville de Colmar Musée Bartholdi 2011
- Leslie F. Frank Leslie's illustrated, *Historical register of the centennial exhibition 1876*, Paddington Press 1974
- Mexers M.A. *Albert Barnes and the Science of Philanthropy : Art, Education, and African-American Culture*, Transaction publishers, New Brunswick 2003
- Magee's illustrated guide of Philadelphia and the centennial exhibition guide and description to all places of interest in or about Philadelphia, to the centennial grounds and buildings, and Fairmount Park. New York, N. Cohen Books 1975
- N... Art and the centennial : The old and new masters The New York Times Feb 5, 1876
- N... Comptes rendus du Conseil d'Administration du Musée Rodin 21 octobre-4 novembre 1927
- Philadelphia Museum of Art Handbook of the collection : Library of Congress 1995
- Tancock J.L. *Unfamiliar aspects of Rodin*, Apollo 1974, 100, Jul: 46-51
- Tancock J.L. *The sculpture of Auguste Rodin*, The collection of the Rodin museum in Philadelphia Phil. Mus. Art Edit. DR Godin pub. Boston
- Vert P. *Présences françaises à Philadelphie 1777-1832 de La Fayette à Tocqueville* Mémoires de l'Académie de Stanislas XXV, Année 2010-2011 p. 291-308